

questions
de communication

Questions de communication

26 | 2014

La pornographie et ses discours

Les métadiscours pornographiques

The “Metadiscourse” of Pornography

Stéphanie Kunert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9262>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9262

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 137-152

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphanie Kunert, « Les métadiscours pornographiques », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9262> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9262

Tous droits réservés

STÉPHANIE KUNERT

Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication

Université Lumière Lyon 2

F- 69500

stephanie.kunert@univ-lyon2.fr

LES MÉTADISOURS PORNOGRAPHIQUES

Résumé. — Cet article s'intéresse à la pornographie comme discours, et aux discours sur la pornographie (discours de critique, d'analyse, de censure, de défense...) que nous appellerons *métadiscours pornographiques*. La réflexion porte plus précisément sur les discours féministes visant non pas à interdire la pornographie mais à défendre des représentations traduisant une vision positivée de la sexualité des femmes et valorisant leur statut de sujet plutôt que d'objet sexuel. Ces discours s'inscrivent dans une branche du mouvement féministe souvent qualifiée de « pro-sexe » ou « *sex positive* » qui produit films, ouvrages, vidéos en ligne, photographies, etc., qu'on qualifiera alors de *métapornographie féministe*, dans la mesure où ces productions partent d'un geste réflexif critique sur la pornographie dite *mainstream*, laquelle devient alors le discours-objet de la *métapornographie féministe*.

Mots clés. — Discours, féminisme, métadiscours, pornographie, réflexivité.

En tant que forme explicite de médiation et de médiatisation de « *scripts sexuels* » (Gagnon, 1999), la pornographie s'inscrit dans divers dispositifs médiatiques : télévision, radio, presse, cinéma, édition mais aussi internet et les réseaux sociaux numériques. Cette dimension techno-médiatique de la pornographie reste souvent impensée dans les discours d'analyse comme de critique de la pornographie, qui est particulièrement sujette à la « fusion entre contenus/dimension culturelle et dispositif/matérialité technique » (Pailler, 2011), ce qui a pour effet de rabattre la notion de « média » vers celle de « produit culturel ». Si cette dimension médiatique de la pornographie est indéniable, tant du point de vue de ses dispositifs d'énonciation et de circulation que de ses modèles économiques, et si l'interdiscipline dans laquelle s'ancre ce texte (les sciences de l'information et de la communication) est bien à même de la prendre en compte, c'est cependant moins en tant qu'objet médiatique qu'en tant qu'objet *discursif* que la pornographie sera ici abordée. Car ce que la pornographie a de particulièrement remarquable au sens de frappant (dans la perspective de cette livraison thématique sur les discours de la pornographie), c'est sa forte propension à générer d'autres discours (de commentaire, de critique, de promotion, de dénonciation, ou d'analyse¹...), que nous désignerons ici comme les *métadiscours de la pornographie*. Par ailleurs, il existe une forme de *métapornographie* mêlant discours sur la pornographie et contenus sexuellement explicites : la *métapornographie féministe*. Nous verrons ce que la *métapornographie féministe* fait à (ou fait de) la pornographie dite « *mainstream* » ou « hégémonique ».

Les métadiscours de la pornographie

Selon Josette Rey-Debove (1997 : 19), « le métalangage est un langage dont le signifié est un langage, un autre ou le même ». Si l'on transpose (peut-être abusivement) cette définition du métalangage à la notion de métadiscours, on peut formuler la proposition suivante : le métadiscours est un discours dont le signifié est un discours, un autre ou le même. Si le métalangage sert à parler du langage (qu'il soit d'ordre linguistique ou non), le métadiscours sert à parler du discours (lui-même ou un autre). Nous partirons d'une conception du métadiscours comme discours de commentaire ou d'explicitation de lui-même, généralement porteur d'une dimension réflexive – suivant en cela Jacqueline Authier-Revuz (2003 : 70) lorsqu'elle affirme que ce qui caractérise le fait autonymique, c'est le « retour réflexif sur la langue ou le discours ». Par ailleurs, nous considérerons que le métadiscours est une forme discursive témoignant

¹ L'ouvrage collectif *Porn Studies* coordonné par L. Williams en 2004 et la revue anglo-saxonne *Porn Studies* éditée par Routledge sont des exemples de discours de recherche se donnant pour objet l'analyse de la pornographie et de ses enjeux sociaux, culturels et politiques. On peut aussi citer les nombreux travaux en sciences humaines et sociales sur la pornographie, dont certains font partie des références en bibliographie à la fin de ce texte.

d'une attitude réflexive vis-à-vis d'un autre discours, plus ou moins similaire, faisant partie de ses conditions de production² – l'« autre discours » en question étant ici la pornographie.

Ce que nous englobons ici dans l'expression « métadiscours de la pornographie » renvoie à des formes variées : textes de loi visant à encadrer, interdire ou limiter la production de films ou publications à caractère sexuellement explicite, manifestes et pamphlets (émanant des mouvements féministes, mais aussi de *lobbies* conservateurs et/ou religieux...) contre la pornographie perçue comme source d'aliénation morale, de dégradation de l'image des femmes..., littérature scientifique et essais visant à analyser ou penser la pornographie (Ogien, 2003), blogs, sites internet, témoignages et manifestes d'actrices ou ex-actrices et acteurs de l'industrie pornographique (Ovidie, 2002 ; Anderson, 2001 ; HPG, 2002...), discours commerciaux visant à promouvoir la pornographie (magazines tels *Hot Video*, sites internet des réalisateurs et producteurs...), discours journalistiques sur la pornographie (*Le journal du Hard*³ sur la chaîne Canal +...), etc. C'est donc un usage très élargi du concept de métadiscours qui opère en premier lieu dans ce texte. Ensuite, nous nous concentrerons plus précisément sur une forme de métadiscours qui commente la pornographie tout en étant elle-même pornographique : un discours qui appartient donc au même genre discursif que son discours-objet, tout en opérant de façon réflexive.

La plupart des métadiscours de la pornographie susnommés (discours de commentaire, d'analyse, de critique, d'éloge...) n'appartiennent pas au même genre discursif que la pornographie, ils ne présentent pas de caractère sexuellement explicite. Cela s'explique de ce qu'en pornographie, la composante visuelle est souvent prédominante (hormis évidemment pour la littérature pornographique). Or, parmi les formes (méta)discursives qui l'accompagnent (gloses critiques, analytiques, visant à défendre, interdire ou déprécier la pornographie), c'est la composante textuelle (orale ou écrite) qui prédomine. Néanmoins, si l'on transpose la définition élargie que Gérard Genette (1982) propose du métatexte (comme présence implicite d'un texte dans un autre) à la notion de métadiscours, on en déduit que, dans le métadiscours pornographique, la pornographie est inévitablement présente, même si elle n'est que nommée ou évoquée. Autrement dit, le *métadiscours pornographique* se définit par la présence de la pornographie dans un discours, *en tant qu'objet de ce discours* (objet que le métadiscours critique, commente, défend, attaque, etc.). Il n'en reste pas moins que les métadiscours de la pornographie ont ceci de particulier qu'ils n'empruntent pas, pour la plupart, le langage de la pornographie.

Ce constat renvoie à un questionnement plus large sur le métadiscours : faut-il que le métadiscours soit plus « riche » que le discours-objet qu'il commente, explique, critique, et faut-il qu'il comporte le « code » du discours-objet ? Selon Josette Rey-

² Nous postulons ici avec E. Verón (1987) que, dans les conditions de production de tout discours, entrent d'autres discours.

³ Voir le site sur le site de Canal +. Accès : <http://www.canalplus.fr/c-cinema/pid4759-c-le-journal-du-hard.html>. Consulté le 02/12/14.

Debove (1997 : 19-20), « affirmer que le métalangage doit être plus riche que le langage-objet et contenir des variables de type supérieur, revient à affirmer que le sémantisme du premier doit inclure celui du second, car il ne s'agit évidemment pas seulement du nombre des symboles mais surtout du nombre des éléments de signification » . Le métadiscours pornographique fait sans doute référence à la pornographie, mais il est la plupart du temps émis dans un « code » différent. Ainsi une image publicitaire jugée « pornographique » peut-elle devenir le discours-objet du métadiscours que sera le pamphlet anti-pornographie qui la critique ou le texte qui l'analyse : on a là, d'une part, un discours de type iconique (si l'image publicitaire n'est signée que du logotype de la marque, par exemple⁴) et, d'autre part, un discours de type linguistique (si le pamphlet est un texte rédigé, sans image, mais qui fait référence à l'image qu'il critique). On peut citer comme exemple les textes des chercheurs ayant contribué, en 2003, à la livraison de la revue *Réseaux* consacrée au thème de la « communication sexuée », qui commentent des discours-objets (des publicités de la vague « porno-chic » par exemple) en les analysant sans reproduire les images de ces campagnes. Par ailleurs, le métadiscours peut aussi complètement inclure son discours-objet dans son propre « code ». Cependant, c'est rarement le cas des métadiscours de la pornographie, qui commentent, analysent ou critiquent sans jamais prendre la forme de la pornographie, c'est-à-dire sans jamais comporter de représentation explicite d'acte sexuel (si l'on s'accorde sur le fait que la pornographie consiste à représenter des actes sexuels de façon explicite⁵).

Un type spécifique de métadiscours pornographique fait exception à cette non-correspondance des métadiscours pornographiques avec leur objet (la pornographie) en termes de « code » et de genre discursif : c'est le cas de la pornographie féministe, qui est à la fois une forme de pornographie et une forme de commentaire critique de la pornographie dite « *mainstream* » ou « hégémonique » – autrement dit la pornographie industrielle faite par et pour les hommes hétérosexuels, aussi appelée porno « *straight* » – que Pascale Molinier (2003 : 61) définit comme une pornographie « centrée sur l'hétérosexualité, d'un point de vue viril ». On parlera alors de pornographie métadiscursive, ou métapornographie⁶ féministe.

Origines d'un discours : la pornographie féministe

Les réalisatrices comme les auteurs de monographies sur le sujet (Courbet, 2012 ; Dubois, 2014) s'accordent généralement à dire que la pornographie féministe est née dans les années 70 aux États-Unis. Pour la plupart, les réalisatrices ont ceci en commun

⁴ Nous pensons ici aux campagnes publicitaires presse et affichage de la marque de prêt-à-porter de luxe Dior à la fin des années 90, relevant de la vague dite « porno chic » analysée notamment par F. Martin-Juchat, (2004).

⁵ R. Ogien (2003) souligne que la définition même de la pornographie ne cesse de faire débat.

⁶ Nous remercions M.-A. Paveau de nous avoir indiqué cette formulation, plus pertinente pour décrire la forme ou l'objet en question.

qu'elles ont connu l'industrie pornographique en tant qu'actrices et sont passées ensuite derrière la caméra afin de réaliser des films correspondant mieux à leur conception de ce qu'un film pornographique doit montrer de la sexualité des femmes et des minorités sexuelles. C'est le cas, par exemple, des réalisatrices américaines Annie Sprinkle, Candida Royalle, Courtney Trouble, et de la Française Ovidie. Ainsi la réalisation d'un film pornographique par une femme, dans ce contexte et avec cette visée, est-elle perçue et revendiquée par un certain nombre d'entre elles comme un geste politique.

La pornographie féministe telle qu'elle est née aux États-Unis est d'abord un métadiscours du féminisme, qui commente le mouvement féministe et se positionne par rapport à lui. Il émerge en réaction au discours féministe « dominant » (celui qui rencontre le plus d'écho dans la sphère publique) visant à abolir la pornographie et la prostitution. À ce sujet, on parle de *sex wars* – expression à distinguer de la locution française « guerre des sexes » puisqu'il ne s'agit pas du conflit opposant des hommes et des femmes dans le combat pour l'égalité entre les sexes, mais du conflit opposant les féministes dites « pro-sexe » aux féministes dites abolitionnistes ou prohibitionnistes visant à interdire la pornographie et/ou la prostitution (et dont le positionnement politique a été, dans le cadre des *sex wars* américaines, instrumentalisé par les hommes politiques conservateurs). Comme le note François-Ronan Dubois (2013), on constate « l'opposition, au sein du féminisme, de deux attitudes à l'égard de la pornographie : l'une voit en elle la dégradation systématique des femmes sans aucune ressource pour une amélioration et l'autre une possible subversion des normes sexuelles. Cette opposition assez simple, de principes, est rapidement compliquée par des oppositions de méthodes ».

Andrea Dworkin (1981) et Catharine MacKinnon (1993, 2000, 2004) comptent parmi les féministes américaines les plus actives en matière de lutte contre la pornographie au cours de ce qui fut nommé les *sex wars* et/ou *porn wars*⁷. Aux débuts des années 80, elles élaborèrent ensemble un projet d'ordonnance de droit civil contre la pornographie (Antipornography Civil Rights Ordinance) afin d'obtenir l'inscription juridique de la pornographie comme violation des droits des femmes par l'assimilation au *discours de haine* (ce qui tombe sous la qualification de *hate speech* – discours de haine raciale, sexiste, homophobe... – passible de poursuites judiciaires aux États-Unis). Le texte du projet d'ordonnance fut rejeté, mais servit de référence lors de la décision Butler⁸ pour la censure de la pornographie prise par la Cour

⁷ Pour une analyse de ce qui fut nommé les *porn wars* et *sex wars*, on peut se référer à cet article paru après que l'annonce de la création de la revue anglophone *Porn Studies* a suscité des réactions contrastées et polémiques dans les sphères féministes et académiques : « Revisiting the Porn Wars », *The Society Pages* (16/05/13). Accès : <http://thesocietypages.org/sociologylens/2013/05/16/revisiting-the-porn-wars/>. Consulté le 02/12/14.

⁸ En 1992 la Cour suprême du Canada rend une décision concernant la loi canadienne sur l'obscénité. Selon ce jugement, la définition de l'obscénité du Code criminel canadien, qui se fonde sur les principes de « moralité » et de « décence » en matière de pornographie, viole le droit à la liberté d'expression garanti à l'article 2b) de la *Charte canadienne des droits et libertés*. La loi est alors considérée comme en conformité avec la constitution canadienne si elle se fonde non pas sur ces principes mais plutôt sur ceux de la Charte qui garantissent l'égalité entre les sexes. Pour plus de détails, voir le texte du

suprême du Canada en 1992 (Dworkin, Mc Kinnon, 1988). La question de ce que la pornographie « fait » à ses publics est centrale dans ces approches critiques qui se fondent sur l'idée d'une dimension performative de la pornographie en tant qu'*acte de langage* (Austin, 1975)⁹ en attribuant à la pornographie « une force illocutoire massive (qui marcherait à tous les coups) et le pouvoir performatif de réaliser une sexualité dégradante pour les femmes » (Domenach, 2003 : 99). Ainsi, pour Catharine McKinnon, « la pornographie est performative, ce qui veut dire qu'elle réalise, au sens propre, la sexualité dans la réalité et définit la femme comme réduite à un objet sexuel exploité par les hommes » (Paveau, 2011). Ainsi le caractère illocutoire ou perlocutoire de la pornographie en tant qu'acte de langage est-il au centre des débats pour ou contre la pornographie : « Si le discours pornographique s'analyse en actes de langage illocutoires (qui agissent comme des conventions), alors non seulement il dit (et en tant que tel il est protégé par le premier amendement [qui garantit la liberté d'expression aux États-Unis]), mais il agit également en humiliant les femmes ou en les réduisant au silence » (Domenach, 2003 : 97-98).

Comme le souligne Élise Domenach (2003 : 100), le discours d'injure ou l'insulte restent relatifs au contexte social et à l'interprétation du destinataire. Partant de ce constat, on peut avancer que la pornographie féministe peut être lue comme un « discours en retour » (Foucault, 1976) face à la pornographie *mainstream* – le « *bad porn* » dont parle Annie Sprinkle¹⁰, et qu'on pourrait selon cette définition percevoir comme une injure aux désirs et à la sexualité des femmes. Mais, elle est aussi et avant tout une réponse aux positions féministes anti-pornographie. Les *sex wars* furent ainsi déterminantes dans la consolidation du mouvement dit « pro-sexe », le développement de ses arguments politiques et de ses divers modes d'expression dans différentes sphères de discours : académique, artistique, pornographique, militante et médiatique, avec par exemple la création, en 1984, du journal pornographique et politique fait par des femmes pour des femmes : *On our Backs* – dont le titre, qui fait référence à une position sexuelle, est aussi une réponse parodique au journal féministe américain anti-pornographie *Off our Backs*.

Une métapornographie

« Du point de vue du féminisme pro-sexe, la pornographie n'est pas un mal en soi : comme bien des objets culturels, si elle représente souvent la domination masculine, elle peut être subvertie. [...] Des pratiques qui souffraient auparavant d'un

jugement de la Cour suprême du Canada du 27 février 2014. Accès : <http://scc-csc.lexum.com/scc-csc/scc-csc/fr/item/844/index.do>. Consulté le 02/12/14.

⁹ Divers travaux ont été consacrés à la dimension performative de la pornographie ; voir notamment J. Butler (2004, 1997), J. Hornsby (1995), B. Ambroise (2003), É. Domenach (2003) et M.-A. Paveau (2011) pour une synthèse de ces approches.

¹⁰ « *The solution to bad porn isn't no porn, it's better porn* » est une citation relativement connue d'A. Sprinkle et fréquemment citée lorsqu'il est question du mouvement féministe dit « pro-sexe ». A. Sprinkle est une artiste américaine vivant à San Francisco, éducatrice sexuelle et réalisatrice, anciennement actrice de films X. Son travail et sa démarche sont présentés dans ses ouvrages (1998, 2011) et sur son site internet. Accès : <http://anniesprinkle.org>. Consulté le 02/12/14.

ostracisme total au sein du féminisme, comme le sadomasochisme, sont réappropriées, notamment grâce à l'activisme des groupes lesbiens » (Dubois, 2014 : 60-61). Le geste de produire des images sexuellement explicites est considéré par ses auteures comme une réponse politique féministe à la domination masculine de l'industrie pornographique et des imaginaires sexuels, dans la mesure où ce sont ordinairement des hommes qui produisent, distribuent les produits de l'industrie pornographique. Peu nombreuses dans les métiers de la technique, de la réalisation et de la production des films pornographiques, les femmes se trouvent souvent devant la caméra, dans la position d'objets du désir. Ainsi des actrices américaines telles Annie Sprinkle, Candida Royalle (dans les années 80-90) ou encore Madison Young, Courtney Trouble et la Française Ovidie (dans les années 2000) ont-elles voulu devenir sujets et auteures de leurs propres discours. On assiste alors à l'émergence d'un mouvement politique qui défend les droits des travailleuses du sexe¹¹ et, parallèlement, à la diffusion de zines (petits journaux photocopiés, fabriqués avec peu de moyens et de façon alternative), photographies et films qui explorent, exposent, interrogent, définissent et revendiquent les sexualités des femmes, des lesbiennes et des *queers* d'un point de vue situé, celui des femmes et des minorités sexuelles et de genre.

Si le métadiscours est « à la fois interprétation et écriture » (Jeanneret, 2008 : 164), la pornographie féministe se présente bien comme interprétation de ce qu'est (ou de ce que pourrait, ou devrait être) la pornographie (selon les termes du féminisme pro-sexe et de ses diverses axiologies) et comme écriture, dans la mesure où elle réalise et donne à voir des scripts sexuels qu'elle vise à revisiter, réinterpréter, détourner, resignifier. Ainsi cet oxymore apparent (pornographie et féminisme sonnent *a priori* comme deux entités incompatibles) se présente-il moins comme un métadiscours au sens d'interprétation et d'écriture, mais comme un métadiscours resignifiant, au sens de réinterprétation et de réécriture des scripts sexuels dominants.

Pour l'éducatrice sexuelle et pornographe américaine Tristan Taormino, le *feminist porn* est un genre filmique et un mouvement politique émergent, association importante entre une forme d'expression et un projet politique¹² (*in* : Paveau, 2014 : 347). Comme le formule Marie-Anne Paveau (*ibid.* : 355), le projet est double : « Refaire la pornographie *mainstream*, la reformuler pour la "rendre meilleure" [...] et [...] penser politiquement la pornographie, de manière à renégocier la place des femmes dans les pratiques et les imaginaires sociaux, et les structures de pouvoir ».

Pour la réalisatrice australienne Liandra Dahl¹³ : « *The intent is essential for the product to be feminist. The intent to create something visually sexual and arousing that engages with and subverts dominant paradigms about sexuality from the creators own feminist perspective* »¹⁴. On peut ainsi parler de « méta-méta-

¹¹ Voir par exemple, pour la France, l'ouvrage de M. Merteuil (2012).

¹² Voir le site internet de T. Taormino. Accès : <http://puckerup.com/>. Consulté le 02/12/14.

¹³ Pour une présentation de l'actrice-réalisatrice L. Dahl par elle-même voir : www.LiandraDahl.com.

¹⁴ « L'intention est essentielle afin que le produit qui en résulte soit féministe. L'intention de créer quelque chose de visuellement sexuel et excitant qui prenne à partie et subvertisse les paradigmes

discours pornographiques », à propos des discours des réalisatrices de porno féministes sur leurs propres productions. Ce sont les discours d'accompagnement qui viennent orienter la lecture des productions des réalisatrices femmes se définissant comme féministes (présentation des DVD, sites internet, blogs et pages personnelles des actrices et réalisatrices sur les réseaux sociaux numériques...). Ce matériau prolifique vient « cadrer » le propos des films en explicitant l'intention des réalisatrices et en véhiculant leur conception de la pornographie et leurs savoirs sur les corps, les désirs et les sexualités¹⁵.

Ces discours d'accompagnement de la pornographie féministe partent généralement d'une dénonciation, et d'une volonté de changer un état de fait qu'elles dénoncent. La dénonciation concerne la dimension sexiste, phallocentrée de la pornographie dite *mainstream*, que Pascale Molinier (2003 : 61) décrit en ces termes : « virilité (activisme et érectilité du côté de l'homme, increvabilité subordonnée du côté des femmes). Dans le code pornographique, la jouissance des femmes est sans autre borne que l'éjaculation masculine – clou du spectacle et baisser du rideau ». La volonté des réalisatrices et actrices féministes de changer cet état de fait passe par la réalisation de films (courts ou longs métrages, mais aussi photographies, ouvrages, publications sexuellement explicites, blogs érotiques, etc.) qui retravaillent les scripts sexuels les plus répandus et les plus préjudiciables à une image des femmes et de leur sexualité qui serait positive et affranchie plutôt que soumise ou contrainte¹⁶. Où les signes physiologiques du désir et du plaisir des corps de femmes sont montrés plutôt que cachés (sécrétions, engorgements des parties génitales, etc.) et où la diversité des corps et des identités et des désirs montrés est plus vaste¹⁷ que dans l'industrie *mainstream* qui est dénoncée. Ainsi en va-t-il par exemple du discours de la réalisatrice suédoise Erika Lust¹⁸, qui vit en Espagne et a publié l'ouvrage *Porno pour elles* (2010) après avoir réalisé plusieurs

dominants de la sexualité, selon la perspective féministe de la réalisatrice » (traduction de l'auteure). Extrait d'entretien conduit par écrit sous forme d'échange courriels avec L. Dahl en novembre 2012 à travers l'envoi d'un questionnaire semi-directif procédant par questions ouvertes (« Pouvez-vous décrire ce que vous produisez, comment le qualifiez-vous ? » ; « Qu'est-ce que la pornographie pour vous ? » ; « Qu'est-ce qu'est selon vous la pornographie féministe ? » ; etc.). Ce même entretien a été mené, par e-mail ou de visu selon la distance géographique, avec une dizaine de réalisatrices de France, États-Unis, Angleterre, Allemagne, Espagne, Suède et Australie au cours de l'automne-hiver 2012.

¹⁵ M.-A. Paveau (2014 : chap. 5) analyse le manifeste comme forme fréquente parmi les pornographes alternatives, forme qui balise « les discours, les représentations et donc les "effets de réel" éventuellement produits dans la société ».

¹⁶ Pour une analyse des contenus de la pornographie féministe et/ou féminine (à destination des femmes), voir S. Kunert (2013).

¹⁷ Le festival de films pornographiques féministes, féminins, alternatifs, *queers*, le *Feminist Porn Awards* organisé annuellement depuis 2006 par le *sexshop* Good For Her à Toronto (Canada) délivre un *award* du « Most Deliciously Diverse Cast » – il fut attribué en 2011 à la réalisatrice noire américaine Nenna pour son film *Tight place : a drop of color* (90 min, 2010) mettant en scène uniquement des personnes racisées (perçues et autodéfinies comme telles). Pour une présentation en ligne des films de Nenna, accès : <http://goodreleasing.com/directors/nenna/>. Consulté le 02/12/14.

¹⁸ Pour une présentation extensive du travail et du parcours d'E. Lust par elle-même, voir son site internet. Accès : <http://www.erikalust.com/>. Consulté le 02/12/14.

films explicites pour les femmes. Selon une interview accordée au site internet érotique pour femmes Secondsexe.com le 16 avril 2009 elle affirme :

« Les femmes veulent un cinéma explicite à certaines conditions. Je sais juste ce que les femmes comme moi et mes amies ne VEULENT PAS voir dans un film porno : du machisme, des mafieux, des armes à feu, des prostituées, de grands manoirs, des filles siliconées, des voitures de luxe, des plages de nababs aux Maldives... Nous n'avons pas besoin de tout ça pour être excitées, nous voulons des gens réels dans des situations réalistes, et nous voulons savoir ce qui amène ces gens à faire l'amour. Beaucoup d'hommes veulent des sodomies, des fellations, des branlettes espagnoles, du porno pervers et libidineux... Et je sens que les femmes sont plus au cœur de l'intimité et de la psychologie, nous voulons voir du sexe au lieu de voir du porno. Mais encore une fois, nous sommes tous différents avec nos propres goûts, et nous avons besoin que de plus en plus de femmes nous montrent ce qu'elles sentent et ressentent, filmant le sexe de la façon dont elles aiment le faire. [...] Le problème avec le courant dominant du porno, c'est que les réalisateurs et les producteurs sont un groupe homogène d'hommes blancs hétérosexuels d'âge moyen, qui ont tous pratiquement les mêmes goûts en matière de sexe. Mais il y a une quantité d'autres hommes qui ne reconnaissent pas leur sexualité dans ce genre de cinéma »¹⁹.

Selon la réalisatrice australienne Liandra Dahl : « *Feminist porn to me, by definition, must be as diverse as the women that identify as feminist. There is not one feature of a movie that you can identify as feminist other than the intent of the producer for it to be so* »²⁰.

Lors du festival organisé par le sexshop féministe Good For Her à Toronto chaque année (*Feminist Porn Awards*) et où se retrouvent la plupart des réalisatrices et réalisateurs de films pornographiques féministes, lesbiens, *queers*, faits par et pour des femmes et des personnes lesbiennes, *gays*, bisexuelles, transsexuelles et transgenres, les critères pour qu'un film puisse recevoir un *award* sont explicitement nommés : 1) le film doit compter au moins une femme ayant contribué à sa production, à son écriture ou à sa réalisation ; 2) le plaisir féminin représenté ne doit pas être simulé ; 3) les représentations des sexualités proposées doivent constituer une alternative aux stéréotypes que l'on trouve souvent dans l'industrie porno *mainstream*²¹.

Comme le souligne Marie-Anne Paveau (2011), « il existe également une pornographie féministe plus "généraliste", que représente par exemple la réaliste suédoise Mia Engberg souhaitant dans son film *Dirty diaries* présenter le point de vue féminin, comme une version pornographique de la *stand-point theory*²² ».

Qu'elle parte d'un geste de dénonciation-critique-resignification des scripts sexuels de l'industrie *mainstream* ou qu'elle vise à présenter un point de vue féminin (ce qui indique en creux que ce point de vue est considéré comme non

¹⁹ Accès : <http://www.secondsexe.com/magazine/Erika-Lust.html>. Consulté le 02/12/14.

²⁰ « La pornographie féministe, pour moi, se doit d'être aussi diverse que les femmes qui s'identifient comme féministes. Il n'y a pas de trait caractéristique de film que l'on pourrait qualifier de féministe, autre que l'intention de la personne qui le produit » (entretien avec l'auteure, novembre 2012, traduction de l'auteure).

²¹ « A woman had a hand in the production, writing, direction, etc. of the work. It depicts genuine female pleasure. It expands the boundaries of sexual representation on film and challenges stereotypes that are often found in mainstream porn » (accès : http://en.wikipedia.org/wiki/Feminist_Porn_Awards ; consulté le 02/12/14).

²² Pour une présentation de ce qu'est la *standpoint theory* dans une perspective féministe, on peut consulter, par exemple, E. Dorlin (2003, 2008).

représenté ou sous-représenté dans l'industrie pornographique *mainstream*), la métapornographie féministe est donc clairement émise en réaction à la pornographie *mainstream*.

La « diversité » étant un prérequis de la pornographie qui se nomme féministe, la multiplication des représentations (leur diversification donc) est posée comme antidote à l'uniformité et à la répétition d'un modèle unique (de corps et de scripts sexuels) qui construit le stéréotype. Puisque le stéréotype se crée par répétition et par réduction (un même exemplaire est reproduit à grande échelle, si bien qu'il finit par s'imposer dans l'imaginaire collectif comme étant le plus représentatif de sa catégorie – Amossy, Herschberg-Pierrot, 1997), le fait de se donner comme critères de production la diversité (pas seulement « ethnique », mais de corps, de désirs, d'âges, etc.) est présentée comme la seule alternative possible au formatage des imaginaires sexuels. Ainsi la diversité acquiert-elle le statut de *méthode* qui permet, d'une part, de déconstruire des représentations et, d'autre part, de tenter d'en (re)construire. La déconstruction du stéréotype se fait lorsqu'on visionne un film dans lequel les actrices ne correspondent pas à l'idéal-type de la catégorie « actrices porno ». La (re)construction se joue au niveau de la production et de la profusion d'imaginaires érotiques qui se veulent alternatifs.

Quid du discours-objet de la métapornographie ?

Au regard des conditions de production actuelles des (méta)discours de la pornographie féministe, un premier constat s'opère : la réalité contemporaine de l'industrie pornographique ne se présente actuellement plus réellement comme *mainstream*, au sens où elle se compose d'une myriade de formes, aussi bien produites que consommées par des publics divers. Comme le souligne Marie-Anne Paveau (2014 : 24) : « En ce début de *xxi*^e siècle, il faudrait parler systématiquement des pornographies, toujours au pluriel, car les genres et les codes, les styles et les catégories se sont multipliés et continuent de se développer de manière exponentielle ». L'internet contribue à ce phénomène, encourageant « l'émergence de “discours en retour” articulés autour d'une finalité : la réappropriation de l'expertise pornographique. [...] Relayé à travers l'objectif d'une caméra numérique devenue “l'outil indispensable de cette auto-pornographie”, l'espace domestique – au sein duquel les vertus du *home made* côtoient celles de la *girl next door* – apparaît comme le nouveau trope de la sexualité » (Pendino, 2013 : 36).

Si bien que la *métapornographie féministe*, née en réaction à l'industrie *mainstream* telle qu'on peut la décrire dans les années 90 à travers les grosses maisons de production (de type Marc Dorcel en France) comporte ou reconstruit, comme prolégomènes à ses conditions de production, une certaine vision de l'industrie *mainstream* qui, si l'on ne peut pas vraiment dire qu'elle « n'est plus »,

a certainement changé tant au niveau du modèle économique²³ qu'à celui des contenus – plus morcelés, réalisés de manières variées, avec une certaine diversité de corps, pratiques, même si cette diversité ou plutôt variété tend à essentialiser les corps et les pratiques à travers des identités « pornotypiques ».

François Perea (2012 : 22) définit le pornotype comme un trait réducteur qui résulte de l'atomisation de la scène sexuelle diffusée sur l'internet et de l'atomisation des participants à la scène sexuelle en un élément métonymique accrocheur et incitatif :

« Le procédé utilisé consiste en une atomisation catégorielle qui, plutôt que proposer une image globale et simplifiée du personnage, le réduit à un trait prégnant, rendu saillant et représentatif par une sorte de réduction métonymique (par exemple : *Fat/BBW* (*Big Big Woman*), *Drunk* ou *Redhead*). Ces traits peuvent, dans un second temps, s'associer entre eux : c'est ce que proposent le plus souvent les légendes des vignettes : *Blonde babe with a dildo*. Mais la proposition initiale faite au visiteur repose sur ces traits saillants qui sont autant de niches commerciales »²⁴.

Il désigne les traits saillants révélés par les catégories récurrentes et consensuelles des sites X par le terme « pornotypes » et montre comment ceux-ci, à défaut de fil narratif dans les vidéos de format très bref (ou vignettes) mises en ligne sur les sites internet pornographiques, forment une sorte de « langage pornographique ».

Ici, l'expression d'identités « pornotypiques » renvoie à une autre notion : celle de l'essentialisation produite par le stéréotype sexo-culturel qui associe certaines propriétés physiques connotées au masculin ou au féminin avec des attributs culturels immédiatement repérables. Il s'agit donc de stéréotypes appliqués à la pornographie : « Le pornotype peut se superposer au stéréotype en accentuant un de ses éléments, l'exagérant éventuellement (notamment en ce qui concerne les attributs sexuels) ou même s'en détacher jusqu'à s'y opposer (en soulignant un grand âge, un handicap...) » (*ibid.* : 24). Ainsi la diversification ou plutôt l'atomisation de la pornographie contemporaine sur l'internet contribue-t-elle aussi à une essentialisation de certains types morphologiques, culturels et sexuels associés entre eux selon des critères de plus en plus précis. En effet, comme le souligne Ruth Amossy dans ses travaux sur la notion de stéréotype, un des effets de la stéréotypie est l'essentialisation ou la naturalisation de certaines caractéristiques comme étant inhérentes au groupe social ou à la personne qui fait l'objet du stéréotype : « En stéréotypant les membres d'un groupe, on rapporte à une essence immuable des traits qui dérivent en fait de leur statut social ou des rôles sociaux qui leur sont conférés » (Amossy, Herchberg-Pierrot, 1997 : 38).

²³ Voir notamment Ovidie (2012) ; elle parle alors de « *business moribond* » et d'« industrie en déclin ».

²⁴ Parmi les traits saillants qui sont autant de niches commerciales, on peut citer, par exemple, la figure de jeune fille dévergondée évoquée par tel type de poitrine et telle coiffure associée à telle posture, immédiatement reconnaissable en tant que pornotype « Lolita » ou la figure de femme aux attributs physiques (poitrine, hanches...) évoquant le pornotype désigné par l'acronyme anglo-saxon *MILF* (« *mother i would like to fuck* »)...

Aujourd'hui, la pornographie féministe ne se positionne donc pas tant en réaction à l'industrie dite *mainstream*, qu'idéologiquement, qu'à certains effets d'essentialisation opérés par de nombreuses formes de pornographie – qu'on puisse ou non les qualifier de *mainstream*. Il n'en reste pas moins que certaines formes de pornographies réalisées par et pour des femmes (ces productions n'étant pas toutes désignées comme « féministes » par les réalisatrices elles-mêmes) opèrent aussi des formes d'essentialisation des identités culturelles et sexuelles, tout en souhaitant véhiculer une vision positive des désirs et des plaisirs au féminin. Ainsi en va-t-il de la série *Femme chocolat* produite par la réalisatrice américaine Candida Royalle²⁵, et notamment du film *Afrodite Superstar* (2007). Présenté par la productrice comme un film célébrant les femmes noires en proposant des images positives de leur sexualité, la dimension satirique et parodique du film (censée détourner les stéréotypes) est flottante par rapport à l'intention affichée. Le scénario reproduit à certains égards les représentations qu'il est censé déjouer (les personnages de femmes noires y sont avides d'argent, les personnages d'hommes noirs sont des rappeurs obsédés par la réussite sociale et le sexe...).

Conclusion

« Alors que selon McKinnon et Langton la force de la pornographie est purement illocutoire (elle dépend du pouvoir des conventions qui soutiennent la pornographie), pour Butler elle est entièrement perlocutoire (elle dépend de la réponse de l'interlocuteur). De sorte que si je me sens injuriée par le discours pornographique, c'est dans la mesure où j'échoue à redéployer le sens des mots qui me sont adressés, que j'échoue à les subvertir »
(Domenach, 2003 : 101).

De même qu'il est fréquent de constater que l'industrie pornographique parodie et détourne les films hollywoodiens et les fictions télévisées grand public²⁶, la pornographie féministe parodie ou détourne et resignifie les « classiques » et les « incontournables » du répertoire pornographique tel que le connaît (ou l' imagine) le grand public. Ainsi a-t-on vu que la métapornographie est un *discours en retour*, émis en réaction à la porno-stéréotypie *mainstream*, considérée comme une injure à la sexualité et aux désirs des femmes et des minorités sexuelles et de genre. Pour les objets du discours pornographique, il s'agit de devenir les sujets de leurs propres discours, en détournant ou en s'opposant aux catégories de perception à

²⁵ Pour une filmographie complète de C. Royalle, voir son site. Accès : <http://www.candidaroyalle.com/>. Consulté le 02/12/14.

²⁶ Parmi les titres de films, contes, romans ou séries tv grand public parodiés cités par M-A. Paveau (2014 : 215), on peut reprendre, par exemple : *Alice au pays des pervers* ou *Ça glisse au pays des merveilles*, *Blanche-Fesse et les sept nains*, *Fuck Fiction* ou *Pulp Friction*, *Le Gland Bleu*, *Le Bal des hardeuses*, *Qui veut baiser mon fils ?*, *The Rocky Porno Video Show*, *Sex Files*, *Hélène et les cochons*, *Full métal quéquette*, *Basic Sexual Instinct*, *Il faut sauter la sœur du soldat Ryan*, *Superman xxx : A Porn Parody*, *The Blair Witch Project : A Hardcore Parody*, *Rocco et les sex mercenaires*...

l'œuvre dans le discours-objet de leur critique. Le discours en retour implique de se positionner en tant que sujet minoritaire face à un discours considéré comme dominant – il porte donc nécessairement dans son énonciation la revendication d'une identité minoritaire et c'est pourquoi il est autant un discours en retour qu'un discours sur soi. En effet, la métapornographie comporte aussi une dimension autobiographique, comme en témoigne l'œuvre d'Annie Sprinkle (1998 ; 2001)²⁷ et de ses consœurs actrices et pornographes, ainsi que la dimension documentaire de nombreuses réalisations pornographiques féministes (Kunert, 2013).

La pornographie féministe est une métapornographie au sens de métadiscours de resignification de ce qu'est la pornographie, mais elle est aussi « méta » au sens qu'en donne l'activiste espagnole et artiste du mouvement *post-porn* María Llopis en 2009 : « *Post-porn is a "meta-porno" it brings a "more complex vision of sex, which includes an analysis of the origin of our desire and a direct confrontation with the genesis of our sexual fantasies", and it "questions the pornographic industry and the way in which contemporary representations of our sexuality are constructed by the media"* »²⁸.

La post-pornographie est un mouvement qui « consiste à investir les espaces pornographiques de manière à les subvertir et en particulier à défaire les normes hétérosexistes qui y règnent » (Paveau, 2011). Selon Tim Stüttgen (2009) :

« The concept called "post-porn" was invented by erotic photographer Wink van Kempen and made popular by sexwork-activist and performance artist Annie M. Sprinkle. It claimed a new status of sexual representation : Through identifying with critical joy and agency while deconstructing its hetero/normative and naturalizing conditions, Sprinkle made us think of sex as a category open for use and appropriation of queer-feminist counter-pleasures beyond the victimising framework of censorship and taboo »²⁹.

On note des différences entre le mouvement *post-porn* tel qu'il s'exprime en Europe et celui tel qu'il est initié aux États-Unis par Annie Sprinkle et consœurs dans la vague du mouvement dit « *sex-positive* ». Comme le note Amy E. Forrest dans son blog *The Dissident Porn Scholar*³⁰, consacré à l'étude du mouvement *post-porn* : « *The European post-porn modernist movement is distinctly different from its American predecessor. While they share a queer-feminist politics, the political-*

²⁷ Voir aussi le film *Annie Sprinkle's Herstory of Porn* (Sprinkle A, Harlot, 1998, 69 min).

²⁸ « La post-pornographie est un "méta porno" : elle amène une vision plus complexe de la sexualité, qui inclut l'analyse de l'origine de nos désirs et une confrontation directe avec la genèse de nos fantasmes ; et elle questionne l'industrie pornographique et la façon dont les représentations contemporaines de la sexualité sont construites par les médias » (traduction de l'auteure). Voir le site de l'auteure : <http://girlswholikeporno.com/>. Consulté le 01/07/14.

²⁹ « Le concept de "post porn" fut inventé par le photographe érotique Wink van Kempen et rendu populaire par l'activiste travailleuse du sexe et artiste performeuse Annie Sprinkle. Il revendique un nouveau statut des représentations sexuelles : à travers la joie critique, l'exercice du pouvoir d'agir et la déconstruction de ses conditions hétéro/normatives et naturalisantes, Sprinkle nous invite à penser la sexualité comme une catégorie ouverte à l'usage et aux appropriations des plaisirs alternatifs *queers* et féministes, au-delà le cadre conceptuel victimaire de la censure et du tabou » (traduction de l'auteure ; citation extraite de la présentation de l'ouvrage définissant le terme de « post-porn »).

³⁰ Accès : <http://thedissidentpornscholar.wordpress.com>. Consulté le 01/07/14.

aesthetic discourse of the European movement often draws on aggression as a method of portraying dissidence »³¹. Ceci étant, la métapornographie féministe a ceci de fondamentalement commun avec le mouvement *post-porn*³² (dont on peut difficilement la dissocier) qu'elle constitue un observatoire qui questionne aussi bien les productions pornographiques industrielles que les scripts sexuels et les représentations médiatiques des corps, désirs et identités sexuelles.

Références

- Ambroise B., 2003, « Quand pornographier, c'est insulter : théorie des actes de parole, pornographie et féminisme », *Cités*, 15, vol. 3, pp. 79-85. Accès : <http://www.cairn.info/revue-cites-2003-3-page-79.htm>. Consulté le 01/07/14.
- Amossy R., Herschberg-Pierrot A., 1997, *Stéréotypes et clichés. Langue discours société*, Paris, Nathan.
- Anderson R., 2001, *Hard*, Paris, Grasset.
- Austin J. L., 1962, *How to do things with words*, Cambridge, Mass., Havard University Press, 1975.
- Authier-Revuz J., 2003, « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », pp. 67-96, in : Authier-Revuz J., Doury M., Reboul-Touré S., eds, *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Bonnafous S., Jouët J., Rieffel R., dirs, 2003, dossier : « Une communication sexuée ? », *Réseaux*, 120.
- Borghi R., 2013, « Post-Porn », *Rue Descartes*, 79, vol. 3, pp. 29-41. Accès : www.cairn.info/revue-rue-descartes-2013-3-page-29.htm. Consulté le 02/12/14.
- Bourcier M.-H., 2005, « Postpornographie », in : Di Folco P., dir., *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bourge J.-R., 2012, « Sex Wars and Queer Theory : le laboratoire pornographique », *MAG Philo*. Accès : <http://www.cndp.fr/magphilo/index.php?id=169>. Consulté le 02/12/14.
- Bourlez F., Gaudin A., coords, 2013, « Penser le porno aujourd'hui », *nonfiction.fr*, 22 juin. Accès : http://www.nonfiction.fr/article-6604-dossier___penser_le_porno_aujourd'hui.htm. Consulté le 02/12/14.
- Butler J., 1997, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. de l'américain par C. Nordmann, Paris, Amsterdam, 2004.
- Courbet D., 2012, *Féminismes et pornographie*, Paris, Éd. La Musardine.

³¹ « Le mouvement *porn* post-moderne européen est distinctement différent de son prédécesseur américain. S'ils partagent un cadre politique *queer* et féministe, le discours esthétique-politique du mouvement européen utilise souvent l'agression comme méthode pour représenter la dissidence » (traduction de l'auteure).

³² Voir : <http://thedissidentpornscholar.wordpress.com/2013/08/20/post-porn-in-the-uk/>. Consulté le 01/07/14.

- Domenach E., 2003, « Quels sont nos droits et nos responsabilités face à l'expression pornographique ? », *Cités*, 15, pp. 97-109. Accès : <http://www.cairn.info/revue-cites-2003-3-page-97.htm>. Consulté le 02/12/14.
- Dorlin E., 2003, « Corps contre Nature. Stratégies actuelles de la critique féministe », *L'Homme et la société*, 150/151, pp. 47-68.
- 2008, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses universitaires de France.
- Dubois F.-R., 2013, « Porn Wars », *Contagions* [carnet de recherche], 28 juin. Accès : <http://contagions.hypotheses.org/262>. Consulté le 02/12/14.
- 2014, *Introduction aux études pornographiques*, Bruxelles, Éd. Les Impressions nouvelles.
- Dworkin A., 1981, *Pornography : Men Possessing Women*, New York, Perigee Books.
- Foucault M., 1976, *Histoire de la sexualité*, t. I, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Gagnon J. H., 1999, « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, juin, pp. 73-79.
- Genette G., 1982, *Palimpseste. La littérature au second degré*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Hornsby J., 1995, « Speech Acts and Pornography », in : Dwyer S., ed., *The Problem of Pornography*, Belmont, Wadsworth.
- HPG, 2002, *Autobiographie d'un hardeur*, Paris, Hachette.
- Jeanneret Y., 2008, *Penser la trivialité*, vol. I, *La vie triviale des êtres culturels*, Cachan, Lavoisier.
- Kunert S., 2013, « Paroles et images de femmes désirantes dans le mouvement dit "sex-positif" : un geste de réécriture », pp. 197-218, in : Boisclair I., Dussault Frenette C., dirs, *Femmes désirantes - Art, littérature, représentations*, Montréal, Éd. du Remue-ménage.
- Lahure M., 2010, « La pornographie porte-t-elle atteinte à la dignité des femmes ? », 23 sept. Accès : http://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/philosophie-politique/la-pornographie-porte-t-elle-atteinte-a-la-dignite-des-femmes/#_ftnref19. Consulté le 02/12/14.
- Lust E., 2010, *Porno pour elles*, Paris, Eyrolles.
- Martin-Juchat F., 2004, « Sexe, genre et couple en publicité. Une tendance à la confusion », *Médiation et information*, 20, pp. 61-74.
- McKinnon C., 1993, *Only Words*, Cambridge, Harvard University Press.
- 2000, « Not a Moral Issue », in : D. Cornell, ed., *Feminism and Pornography*, Oxford, Oxford University Press.
- 2004, *Le féminisme irréductible : discours sur la vie et la loi*, Paris, Éd. des Femmes.
- Merteuil M., 2012, *Libérez le féminisme*, L'Éditeur.
- Molinier P., 2003, « La pornographie "en situation" », *Cités*, 15, pp. 61-67. Accès : <http://www.cairn.info/revue-cites-2003-3-page-61.htm>. Consulté le 02/12/14.
- Ogien R., 2003, *Penser la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Ovidie, 2002, *Porno Manifesto*, Paris, Flammarion.
- « Le porno est mort, vive le porno » (préface), pp. 9-11, in : Courbet D., *Féminismes et pornographie*, Paris, Éd. La Musardine.

- Pailler F., 2011, « SIE3 les accès, le dispositif, les compétences : la technologie selon Vanneste », 21 août. Accès : http://culturevisuelle.org/politiquesdesaffects/archives/34#identifier_0_34. Consulté le 02/12/14.
- Paveau M.-A., 2011, « Signes, sexe and linguistique 5. Que "fait" exactement le discours pornographique ? », 31 août. Accès : <http://penseedudiscours.hypotheses.org/6729>. Consulté le 02/12/14.
- 2014, *Le discours pornographique*, Paris, Éd. La Musardine.
- Pendino A., mai 2013, « Post-pornographie et déterritorialisation du genre. Derrière la scène et au-delà des coulisses », *Proteus*, 5, pp. 34-40.
- Perea F., 2012, « Les sites pornographiques par le menu : pornotypes linguistiques et procédés médiatiques », *Genre, sexualité & société*, 7. Accès : <http://gss.revues.org/2395>. Consulté le 21/12/13
- Réseaux, 2003, dossier « Communication sexuée », 120, vol. 4.
- Rey-Debove J., 1997, *Le métalangage*, Paris, A. Colin/Masson.
- Sprinkle, A., 1998, *Post-Porn Modernist. My 25 Years as a Multimedia Whore*, San Francisco, Cleis Press.
- 2001, *Hardcore from the heart. The pleasures, Profits and Politics of Sex in Performance*, Londres, Continuum international, 2012.
- Stüttgen T., 2007, « Ten Fragments on a Cartography of Post-Pornographic Politics », in : Jacobs K., Janssen M., Pasquinelli M., ed., *C'lickme. A netporn studies reader*, Institut of network cultures. Accès : http://www.networkcultures.org/_uploads/24.pdf. Consulté le 02/12/14.
- ed., 2009, *Post/Porn/Politics : Queer Feminist Perspective on the Politics of Porn Performance and Sex Work as Culture Production*, Berlin, b_books.
- Torres Pornoterrorista D., 2012, *Pornoterrorisme*, Azkaine, Gatzuzain.
- Verón E., 1987, *La Sémiotique sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Presses universitaires de Vincennes.
- Williams L., ed., 2004, *Porn Studies*, Duke University Press.